

Suprématisme horloger



ÂME MICHEL VERLINDEN RUSSE

Difficile d'imaginer la littérature sans Dostoïevski ou l'art sans Malevitch. Du côté de l'excellence horlogère, c'est Raketa qui se charge d'injecter la nécessaire dose slave à nos vies.

À quoi ressemblerait le monde si la Russie n'existait pas ? Difficile à dire, ce qui est sûr, c'est que le globe terrestre manquerait singulièrement de sel. Avec son goût pour les excès, l'âme russe invite tous ceux qui la côtoient à exister plutôt qu'à vivre. Si l'apport slave est bien identifié dans des domaines comme la littérature ou l'art, on sait moins qu'il est une marque horlogère dont l'histoire est à la hauteur d'un pays aux dimensions de continent.

Le récit débute en 1721, année à laquelle Pierre le Grand crée la Manufacture impériale de Peterhof. Situé dans la banlieue de Saint-Petersbourg, le bâtiment jouxte le palais d'été des tsars, merveille de raffinement trempant ses jardins dans le golfe de Finlande. À l'origine, la fabrique concevait des objets en pierres précieuses pour les souverains russes.

Sous le régime soviétique, l'usine change sensiblement son cap : elle se met à fabriquer des instruments de précision pour l'Armée rouge et fournit des pierres pour une industrie horlogère russe en plein essor. Dévastée par l'Allemagne lors du siège de Stalingrad, la manufacture est reconstruite en 1945. Staline, qui tourne le dos à l'Occident, encourage alors une production nationale. Les griffes Pobeda et Zvezda voient le jour.

En 1961, une nouvelle marque, Raketa (un mot qui signifie "fusée" dans la langue de Tolstoï), est imaginée en l'honneur du cosmonaute Gagarine. Vingt ans plus tard, la production est florissante : quelque cinq millions de

montres s'écoulent chaque année. Résistantes et précises, elles s'affichent au poignet des soldats, des marins et autres explorateurs du pôle Nord. Au tournant des années 1990, la chute de l'URSS plonge Raketa dans la tourmente. À l'époque, de nombreuses contrefaçons voient le jour qui écornent la réputation la marque - la production tombe à 10 000 pièces l'an.

Tout bascule en 2009, un fond d'investissement dirigé par le Français Jacques von Polier en fait l'acquisition. L'opération sonne comme une évidence tant il y a là un potentiel inépuisable d'histoires, d'ancrage (une fabrication 100% russe) et de fonctionnalités rigoureuses à exploiter. Von Polier ne va pas s'en priver, qu'il s'agisse d'un mouvement tel que le "Raketa - 2609 N", particulièrement efficace dans la version avec cadran 24 heures pour les explorateurs polaires, ou encore de la "Raketa Big Zero" sur laquelle le chiffre "12" est remplacé par "0" dans une optique révolutionnaire au sens politique du terme.

Preuve de la vitalité de la marque, en 2020, Raketa ne s'est pas endormi sur ses lauriers. Trois séries limitées ont vu le jour : "Polar", "Big Zero Malevitch" et "Léopard". Pour réaliser cette dernière, il s'agit d'une montre 24 heures de sous-marinières russes, Raketa a utilisé du métal provenant de la coque extérieure du sous-marin éponyme. Le tout développé avec l'aide du Capitaine Valéry Dyakonov qui en fut le commandant jusqu'en 1996.

www.raketa.com